

**ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE
MONTE-CARLO. MASSENET : Roma
(1912), sam 26 sept 2026.
Rachel Willis-Sørensen, Jean-
François Borras, Julie
Robard-Gendre... Diego Ceretta
(direction)**

Après avoir conquis la scène lyrique (et
le cœur des spectateurs) avec *Manon*,
Werther ou encore la sublime *Thaïs*... dont
l'écriture mélodique riche et voluptueuse
lui est si personnelle, Jules Massenet,
au début du nouveau siècle (XXème), se
passionne pour l'Antiquité Romaine – dont
les caractères entiers et passionnés -,
lui offrent un renouvellement
significatif de son inspiration
(tragique) comme de son écriture (épurée,
essentielle).

Comme Gluck au XVIIIe siècle, Massenet cible et exprime
l'essentiel, retrouvant le chant mordant, précis,

intense de la tragédie racinienne. Sous la direction du chef Diego Ceretta, accompagnant un plateau vocal de premier plan, l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo fera à nouveau démonstration de son éloquence dramatique dans le registre lyrique, avec cette résurrection de *Roma* !



ROMA... de Sarah Bernhardt à Lucy Arbell... Dernier opéra dont Massenet put voir la création à l'Opéra de Monte-Carlo (le 17 fév 1912), **ROMA** est l'adaptation musicale de la pièce Rome vaincue d'Alexandre Parodi, tragédie créée en 1876 avec triomphe où perçait déjà la jeune Sarah Bernhardt dans le rôle l'aïeule aveugle Posthumia. A Monaco, alors en pleines

répétitions de Don Quichotte, Massenet achève Roma ; il soigne en particulier le rôle de Posthumia, celle qui permet à la Vestale Fausta d'échapper à une exécution terrifiante pour avoir rompu ses vœux de chasteté (car elle s'est liée avec le soldat Lentulus, auquel le compositeur réserve un sublime air : « soir admirable, je te salue »). Massenet marqué encore par la figure de Sarah Bernhardt, façonne pour Posthumia un rôle austère, puissant, sauvage et poignant. A Paris, lors de la création le 17 février 1912, Massenet retrouve un grand mezzo chaleureux, devenu légendaire, **Lucy Arbell**, sa dernière muse (et probablement son ultime amour). De son côté pour mieux préparer son personnage, pour incarner « son angoissante vérité » dans Roma, Lucy Arbell qui incarna Dalila et même Amnérís, visite les résidents des Quinze Vingt pour étudier les gestes spécifiques des aveugles. Posthumia s'inscrit après ses grands rôles conçus par Massenet : Thérèse, Dulcinée, surtout Charlotte dans Werther.

SAMEDI 26 SEPT 2026, 16h
Auditorium RAINIER III

Jules MASSENET : Roma
Opéra tragique en cinq actes
Opéra en version de concert

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'OPMC /
l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo :
<https://opmc.mc/concert/roma-de-jules-massenet/>

distribution

Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo
direction : Diego Ceretta
soprano : Rachel Willis-Sørensen / Fausta
ténor : Jean-François Borras / Lentulus
mezzo-soprano : Julie Robard-Gendre / Posthumia
baryton : Tassis Christoyannis / Fabius Maximus
basse : Patrick Bolleire / Lucius Cornélius (Le Souverain Pontife)
baryton : Jérôme Boutillier / Vestapor / Caius/ Un Vieillard
soprano : Hélène Carpentier / Junia
mezzo-soprano : Anna Dowsley / La Grande Vestale
soprano : Clémence Tilquin / Galla
Chœur de Radio France
chef de chœur : Lionel Sow

Durée du concert : 2h45 avec entracte

DIFFUSION : opéra concert enregistré par France Musique et
diffusé le 17 octobre à 20h dans l'émission « Samedi à
l'opéra »

Basé sur « Rome vaincue » d'Alexandre Parodi, Roma de Jules Massenet s'inscrit dans le sillon héroïque et tragique de « La Vestale » de Gaspard Spontini. Hannibal vient de vaincre l'armée romaine, et l'oracle attribue la défaite à une vestale corrompue, ayant rompu ses vœux : Fausta serait-elle pas l'amante du tribun militaire Lentulus?

Jugée coupable, définitivement perdue, Fausta est poignardée par sa grand-mère Posthumia qui souhaite ainsi lui épargner un atroce supplice. Le livret d'Henri Cain incite le compositeur à un certain dépouillement, excluant tout artifice. Au crépuscule de sa vie, Massenet, hier chantre des mélodies suaves et lascives, livre une partition sobre et grave.

Souffrant durant l'hiver 1911-1912, c'est par téléphone qu'il suit les répétitions organisées à Paris par Raoul Gunsbourg.

Une même distribution des premiers rôles, réunissant Maria Kousnezoff (Fausta), Lucien Muratore (Lentulus), Lucy Arbell (Posthumia) et Francisque Delmas (Fabius Maximus), assure la création à ... Monte-Carlo le 17 février 1912 et la première parisienne à l'Opéra le 24 avril suivant. Massenet s'éteint moins de quatre mois plus tard.

**CRITIQUE, opéra. DIJON, le 18
mai 2024. PUCCINI : Tosca.
Monica Zanettin, Jean-**

François Borrás, Dario Solarì... Orchestre Dijon Bourgogne, Chœur de l'Opéra de Dijon, Maîtrise de Dijon. Debora Waldman / Dominique Pitoiset

ESSAI DE THÉRAPIE POUR LA DIVA ... Avant que l'orchestre ne réalise le premier accord musical, la voix du metteur en scène expose préalablement à l'action, le contexte de la représentation : les hommes qui se retrouvent sur scène, et qui vont chanter et incarnent tous les personnages à venir, ont été réunis en tant qu'anciens partenaires de » la diva « .

Celle-ci proie d'une schizophrénie incontrôlable, capable de délires soudains, comme d'hallucinations subites, est « **LA PATIENTE** » ; l'opéra à venir au cours de ses diverses scènes, devrait produire autant de *stimuli* pour libérer la source de ses traumas, ... la réparer en quelque sorte, dans une performance cathartique plus globale.

La vision est d'autant plus pertinente quand on sait qu'au cours d'une carrière une seule chanteuse peut incarner une centaine de personnages différents, parmi les plus intenses et les plus tragiques. Comment dès lors ne pas succomber au déséquilibre psychique ? CALLAS en est un exemple devenu mythique, mélangeant vie réelle et vie artistique avec les vertiges dommageables que l'on sait.

L'Opéra de Dijon
affiche une nouvelle Tosca 100% maison

Séance thérapeutique réussie pour Floria



Monica Zanettin (Tosca assise sur le canapé), en patiente exposée, au cœur d'un essai thérapeutique collectif

La mise en scène cible au plus proche ce dérèglement de la psyché, cette fragilité émotionnelle qui est au centre du chant lyrique et qui nourrissant la confusion entre réel et fiction, pose la chanteuse [et spécifiquement la chanteuse, plutôt que le chanteur] comme un sujet d'examen particulièrement passionnant ; le metteur en scène conclut sa courte allocution enregistrée : il met en garde les interprètes requis pour l'expérience : *« N'oubliez pas que pour la patiente ce que vous chantez sur la scène, est réel*

pour elle »... voilà qui est dit. Ce qui va se jouer ce soir, n'est donc en rien anodin.

Au spectateur de faire la part des choses mais surtout de savourer ce qui lui est présenté désormais : une collection des séquences lyriques dont l'absolu dramatique et la profondeur psychologique, captivent de bout en bout. Ce qui composait la partie de Tosca pendant l'opéra de Puccini comme une succession de sentiments exacerbés voire surproportionnés, retrouve ainsi une cohérence qui renforce l'identité passionnelle et tragique de Floria Tosca comme individu pensant, agissant, souffrant. Plus que des airs en situation, il s'agit bien d'une série hautement théâtrale qui manifeste avec éloquence, la pathologie exemplaire de la Diva.

Comme le médecin émettant un premier diagnostic ou fixant les premiers éléments d'une explication, **Dominique Pitoiset** jalonne l'action de scènes primitives, qui seraient comme à la source de la personnalité de la Diva : semant en particulier quelques indices dans les rapports de Floria petite fille et le clergé : évêque cacochyme qu'elle soumet sans égard à la fin du I ; cardinal écoutant le chant du jeune pâtre au début du III, ici représenté comme une « audition » avec piano et réalisé par la même jeune fille (et Tosca adulte à ses côtés pour le dernier paragraphe)...



Jean-François Borrás (Mario le peintre) & Monica Zanettin (Tosca la cantatrice) – [Tosca](#) par Dominique Pitoiset (© Mirco Magliocca – Opéra de Dijon)

L'approche propose donc une manière de portrait clinique de la chanteuse, exposée tout du long comme une patiente déconstruite qui cependant au moment où elle « réagit » et semble rebranchée, chante comme si sa vie en dépendait : chaque air, chaque scène qui lui revient, chaque longue tirade prend un relief saisissant qui restitue la complexité agissante du rôle-titre.

Tous ses airs, en particulier au I [quand elle sur-réagit à la manipulation de Scarpia qui excite chez elle, la morsure de la jalousie et du soupçon...], au II -confrontée au mal absolu du Baron concupiscent, dans son bureau farnésien-, éblouissent littéralement par leur justesse, leur vertige, leur vérité.

Saluons Dominique Pitoiset de souligner avec une grande finesse ce qui fait l'essence même de l'opéra de Puccini, sa

théâtralité sidérante où puise la richesse d'un personnage qui à l'égal de Carmen, Violetta, Mini, Turandot... éclaire l'insondable psyché humaine. On rend grâce au metteur en scène de surcroît de savoir mesurer son propos, et scéniquement et visuellement, en ne tombant jamais dans le vulgaire ni la surenchère confuse voire la réécriture irrespectueuse, comme souvent ailleurs et partout au prétexte du principe de « relecture nécessaire ».



Monica Zanettin et Dario Solari / la confrontation Tosca et Scarpia au II

MONICA ZANETTIN, TOSCA somptueuse, fragile, éruptive...

En **MONICA ZANETTIN**, le metteur en scène et directeur de l'Opéra de Dijon a déniché la perle rare : joyau dramatique exceptionnellement raffiné et stylé qui exprime chez la patiente cantatrice toutes les inflexions émotionnelles ainsi manifestées et observées. Monica Zanettin, projection intense

et naturelle, somptueux timbre cuivré, offre en miroir le portrait idéal de Floria, un être où brûlent et s'exacerbent les contraires : croyante pieuse et amoureuse passionnelle, contemplative et jalouse, tendre et fougueuse, surtout fervente et libertaire, donc artiste dans l'âme [comme elle le confesse confrontée au démon Scarpia au II] ; résistante jusqu'à devenir ... criminelle.

L'intensité du personnage, ce volcan sous la prière [« *Vissi d'arte, Vissi d'amore* »] agissent remarquablement sur la scène dijonnaise tant la cantatrice affirme et nourrit ce tempérament à la fois animal et voluptueux, surtout cette classe et un style... callassiens. Jusqu'à sa silhouette et sa coiffure qui rappellent la divine Maria, elle-même Tosca d'anthologie. On l'a vu encore lors du centenaire Callas l'an dernier avec la projection en salle de cette Tosca parisienne de 1958, remastérisée et restaurée...

<https://www.classiquenews.com/critique-opera-paris-opera-garnier-le-19-dec-1958-recital-maria-callas-norma-leonora-tosca-version-restauree-au-cinema-les-2-et-3-dec-2023/>

Dominique Pitoiset joue avec cette référence qui nourrit encore la sincérité de la chanteuse à Dijon. De fait la prière « *Vissi d'amore* » au II, cime ultime dans le relevé sismographique des émotions, est un moment inoubliable qui stigmatise les différents degrés qui fusionnent : patiente dans sa vérité souffrante, diva sur la scène, personnage lyrique qui se dévoile soudain et submerge littéralement les spectateurs... Le trouble que produit ces indentités empilées, fait la magie du spectacle opératique : merci au metteur en scène de nous rendre perceptible, chaque facette de la performance.

FOSSE ARDENTE, OXYGÉNÉE, DÉTAILLÉE...

Second miracle de la soirée, l'Orchestre en fosse (**Orchestre Dijon Bourgogne**) sous la direction elle aussi racée et stylée, à la fois détaillée et somptueuse, de la maestra associée à

l'Opéra de Dijon, **Debora Waldman**... La cheffe déploie en précision et autorité [sa gestuelle indicative, d'une souplesse exemplaire] une étoffe instrumentale superbement dramatique, enveloppant le très large plateau de l'Opéra de Dijon et tout l'espace de l'immense salle.

On aura comme rarement écouté avec autant de suave intensité, les vibrations symphoniques de Puccini, leurs soubresauts et déflagrations psychiques souterraines, en corrélation parfaite et intime avec ce qui se passe sur scène. À la subtilité des sentiments exprimés par la cantatrice répond un orchestre au fini *mozartien*, à l'activité *straussienne*, dont le chant exprime lui aussi l'activité de la psyché et les enjeux de chaque situation.

La baguette ralentit, creuse, élargit encore l'éloquence de phrasés ciselés, suggérant leur profondeur sans jamais sacrifier le souffle ni la puissance des groupes instrumentaux. Debora Waldman cultive une étonnante capacité à bâtir d'immenses arches symphoniques tout en polissant la nuance de chaque timbre voulu par Puccini. Un travail de peintresse inouï ... comme ce que réalise Mario le peintre sur scène...

Aux côtés de la diva, aucun soliste ne démerite ; chacun accrédite davantage la cohésion du spectacle. Le timbre tendre et clair du ténor **Jean-François Borrás**, fait un Mario très crédible ; la noirceur du Scarpia de **Dario Solari** ne manque ni de cynisme ni d'inhumaine barbarie, faisant une cible désignée du mouvement #metoo ; on aurait souhaité cependant plus de nuances dramatiques plutôt que ce jeu un rien trop monolithique. Il est vrai que face à lui, la Tosca de Monica Zanetti foudroie par la justesse de ses nuances vocales, autant comme actrice que comme chanteuse. Saluons également l'autorité du **Chœur de l'Opéra de Dijon** complété par la **Maîtrise de Dijon** dont l'association fait merveille dans le fameux tableaux collectif du Te Deum à la fin du I. Spectacle mémorable et superbe lecture qui restera emblématique du travail de Dominique Pitoiset à Dijon.

CRITIQUE, opéra. DIJON, le 18 mai 2024. PUCCINI : Tosca.
Monica Zanettin, Jean-François Borrás, Dario Solari... Orchestre
Dijon Bourgogne, Chœur de l'Opéra de Dijon, Maîtrise de Dijon,
Debora Waldman / Dominique Pitoiset.
Photos : TOSCA de Puccini / Dominique Pitoiset, mise en scène
/ Monica Zanetti © Mirco Magliocca

**OPÉRA DE DIJON. PUCCINI :
Tosca (nouvelle
production). Les 12, 14, 16,
18 mai 2024. Monica Zanettin,
Jean-François Borrás, Dario
Solari... Debora Waldman /
Dominique Pitoiset.**

Créé en 1900 au Teatro Costanzi de Rome,
le nouvel opéra de Puccini, *Tosca*,
remporte un succès populaire qui ne s'est
jamais démenti. Dominique Pitoiset relit
le célèbre mélodrame sous un angle

politique, épinglant la voracité cynique des régimes totalitaires (ici l'ordre policier du baron Scarpia, préfet de Rome, déjà fasciste avant l'heure...).

La Ville éternelle, en 1800, étouffe, occupée par les troupes réactionnaires monarchiques alors en place à Naples, au lendemain de la victoire de Bonaparte à Marengo (la bataille est clairement citée pendant la scène de torture du peintre Caravadosi au II). Comment la cantatrice Floria Tosca, pieuse et loyale, pourra-t-elle sauver son amant le peintre Cavaradosi des griffes sadiques de Scarpia ? Et elle-même, comment peut-elle se défaire de son emprise lascive et toxique, y compris après la mort de l'infâme bourreau ? Cruauté, cynisme, amour passionnel s'entrechoquent avec fracas et volupté. La mise en scène de ce chef-d'œuvre mondialement apprécié souligne le statut des artistes face à un pouvoir arbitraire où police et église tiennent les rênes de l'ordre social et moral...

La Tosca de Dominique Pitoiset

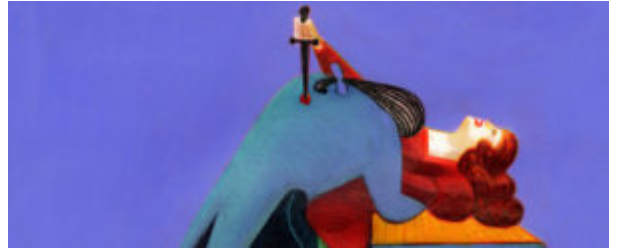


Dominique Pitoiset s'empare de la violence radicale, de cette lave passionnelle qui coule dans les veines d'un ouvrage hors normes. Son horreur et son cynisme ne connaissent pas de limites. Le directeur de l'Opéra de Dijon qui met en scène le chef d'œuvre de Puccini a posé la question, soulignant cette radicalité insupportable propre à l'opéra inspiré de la pièce de Sardou : « connaissez-vous un opéra particulièrement sexiste et qui parle de harcèlement, qui met en scène une tentative de viol et s'achève par un crime ? ». Le spectacle fait l'économie de décors somptueux / somptuaires habituellement de mise, pour une épure psychologique et visuelle, a contrario du torrent volcanique que diffuse le grandiose orchestre de Puccini.

La galerie de portraits ainsi magnifiée promet des confrontations électriques : **Monica Zanettin**, sulfureuse et ardente dans le rôle-titre ; le peintre Caravadossi qui permet au ténor **Jean-François Borrás**, une prise de rôle attendue. Enfin le Scarpia du baryton argentin **Dario Solari**, devrait affirmer une présence troublante, animale et humaine, celle du bourreau qui souffre... En fosse, la cheffe associée à l'Opéra de Dijon, **Debora Waldman** dirige tous les effectifs de la Maison bourguignonne : **l'Orchestre Dijon Bourgogne**, **le Chœur de l'Opéra de Dijon**, **la Maîtrise de Dijon** (avec **la Maîtrise des Hauts de Seine**). Portrait de Dominique Pitoiset © Mirco Magliocca.

4 représentations à l'Opéra de Dijon
Auditorium

dimanche 12 mai 2024, 15h
mardi 14 mai 2024, 20h
jeudi 16 mai 2024, 20h
samedi 18 mai 2024, 20h
2h30 avec entracte



Réservez vos places directement sur le site de l'Opéra de
Dijon :
[https://opera-dijon.fr/fr/au-programme/calendrier/saison-23-24
/tosca/](https://opera-dijon.fr/fr/au-programme/calendrier/saison-23-24/tosca/)

LIRE aussi notre entretien avec **Dominique Pitoiset**, directeur
général de l'Opéra de Dijon à propos de la saison 2023 – 2024
dont la nouvelle production de Tosca :

*« Il faut rompre avec la litanie des pleurs et des plaintes et
sanctuariser tout ce que la culture permet de préserver :
notre humanité.
Nous avons l'obligation de détecter les menaces
idéologiques... »*

[ENTRETIEN avec DOMINIQUE PITOISET, directeur général et
artistique de l'Opéra de Dijon, à propos de la nouvelle
saison 2023 – 2024](#)

distribution

Musique **Giacomo Puccini**
Livret de **Giuseppe Giacosa & Luigi Illica**,
d'après la pièce de Victorien Sardou

Direction musicale : **Debora Waldman**

Mise en scène : **Dominique Pitoiset**

Orchestre Dijon Bourgogne

Chœur de l'Opéra de Dijon

Maîtrise de Dijon

Scénographie : **Edoardo Sanchi**

Lumières : **Christophe Pitoiset**

Costumes : **Nadia Fabrizio**

Dramaturgie : **Emilio Sala**

Floria Tosca : **Monica Zanettin**

Mario Cavaradossi : **Jean-François Borras**

Le Baron Scarpia : **Dario Solari**

Cesare Angelotti : **Sulkhan Jaiani**

Spoletta : **Grégoire Mour**

Un Sacristain : **Marc Barrard**

Sciarrone : **Yuri Kissin**

Un carceriere : **Jonas Yajure***

Nouvelle production de l'**Opéra de Dijon**

Décors et costumes réalisés par les **Ateliers de l'Opéra de Dijon**

* Artiste du Chœur de l'Opéra de Dijon

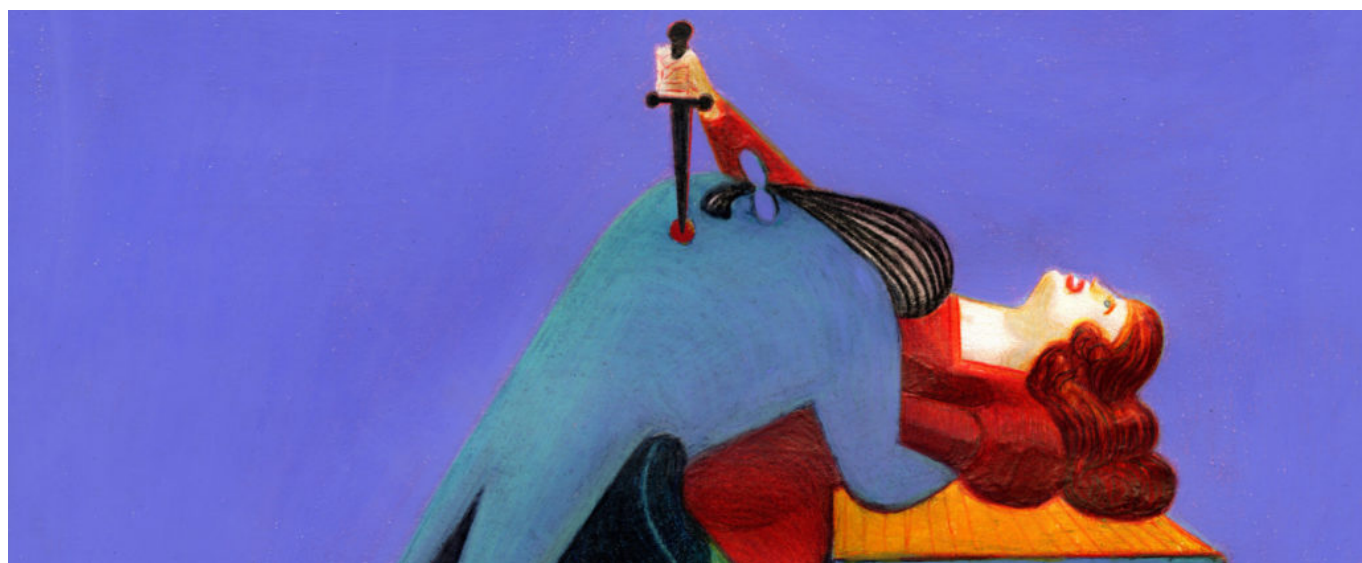


Illustration © Lorenzo Mattotti

CRITIQUE, Opéra, ORANGE, le 8 Juillet 2023, Bizet, Carmen, Grinda / Cafiero, Lemieux, Borrás, D'Arcangelo.

Une seule représentation, un seul opéra mais de nombreux concerts : **les Chorégies d'Orange 2023** assurent un retour à l'équilibre financier et le Théâtre antique avec ses 10 000 places est rempli à ras bord ce soir pour Carmen de Bizet. Pari tenu le public est venu en masse à l'appel de l'opéra des opéras ! Les applaudissements ont été généreux mais pas bien longs au souvenir d'autres soirées en ces lieux. Comment expliquer ce demi succès ?

La conception de **Jean-Louis Grinda** est connue depuis Monaco et Toulouse. Cette proposition qui scénarise sur plusieurs plans la mise à mort de Carmen, le personnage chantant et une danseuse de flamenco, dans un dispositif scénique minimaliste a plutôt convaincu sur les scènes à l'Italienne. Moi-même à Toulouse, j'ai été conquis par ce choix radical. Il se trouve que ce n'est pas ce que le public d'Orange attendait. Et je fais partie de ceux qui sont restés sur leur faim. Le dispositif scénique fait de deux quarts de conques paraît sur la large scène du Théâtre Antique bien trop discret car trop central tout en paraissant bien lourd pour ceux qui les mobilisent. Les costumes sont très beaux mais un peu « collet monté ». Les lumières sont subtiles mais trop sombres pour le public éloigné aux acte deux et trois. Les ombres portées sur les éléments de décors sont par contre toujours très réussies.

Orange 2023...

Une Carmen trop polie

La Flamenca, **Irene Olvera** est sensationnelle, pourtant comme petite sœur de Carmen (Irene a 15 ans) elle paraît une silhouette trop fragile sur l'immense plateau d'Orange. Et surtout ce seul élément authentiquement sévillan est bien trop discret même si chacune de ses danses est un moment de pure grâce. Car en effet c'est là que le bât blesse à Orange en plein air dans l'air chaud d'un été au ciel étoilé, l'Espagne est attendue plus franchement, il y a comme un rendez-vous manqué. Les chœurs ont une belle présence et les tableaux sont souvent très beaux. Une Carmen sans Espagne scéniquement peut encore se colorer grâce à l'orchestre et un chef qui le souhaite. La cheffe **Clelia Caferio** a une gestuelle dynamique certes mais n'obtient pas de couleurs contrastées de l'Orchestre de Lyon. Les nuances également sont limitées à celles naturelles de la subtile orchestration de Bizet. Sans caractère particulier, l'orchestre participe de cette musicalité générique, polie et sans surprise bien éloignée de la vision d'une partition de Carmen originale voire révolutionnaire. Et la cheffe ne propose rien comme idées personnelles. Il ne reste plus de la latinité possible, que le côté des solistes.

La non plus rien de passionnel, de torride ou de désespéré. **La Carmen de Marie-Nicole Lemieux est engagée**, scéniquement elle bouge avec expressivité mais reste dans un « quant-à-soi » de bonne éducation. La voix est somptueuse de timbre, la conduite de la ligne vocale est subtile, la précision des vocalises et des trilles est aussi exemplaire que rare dans ce rôle. Vocalement elle est une grande Carmen. Le pathos de la scène des cartes n'est pas convainquant car excessif par rapport à une absence de soumission au destin dans les scènes suivantes. Marie-Nicole Lemieux a la voix et les qualités d'une belle Carmen qui semblent un peu sous employées ce soir. **Jean-**

François Borrás est un Don José intéressant. La voix me semble fatiguée probablement par la série de Mefistofele à Toulouse qui s'est achevée seulement il y a quelques jours. Je l'avais trouvé plus épanoui et plus rayonnant dans le rôle de Faust alors. La voix est juvénile et le personnage un peu enfant irascible et violent. L'usage de la voix mixte et de la voix de tête pour la fin de l'air de la fleur sont du plus bel effet pour un personnage plus subtil et fragile que d'habitude. L'Escamillo d'**Ildebrando D'Archangelo** est un personnage trop sérieux et manque de brillant. En tous cas vocalement, il est plus basse que baryton et chante impeccablement. La Micaëla d'**Alexandra Marcellier** est un personnage volontaire. Sa voix corsée et large et un timbre ingrat n'en font pas une Micaëla vocalement assez séduisante. Frasquita, **Charlotte Despau** et Mercedes, **Eleonore Pancrazi** ne sont pas très remarquables sauf la voix de Charlotte Despau qui dans les ensembles est particulièrement présente.

Tous les petits rôles sont bien campés et bien chantants. Les chœurs sont très précis et ont une belle présence. Tout particulièrement la Maîtrise qui offre des moments pleins d'émotions. La Flamenca de 15 ans, **Irene Olvera** en double de Carmen, mérite une mention toute particulière tant son talent est sidérant. À elle seule, elle peut évoquer l'Espagne malheureusement si absente ce soir. Bravo et merci à cette jeune artiste à l'avenir radieux.

Cette année ne sera pas placée sous le signe de l'exceptionnel mais de la prudence, un seul opéra en une seule représentation. Souhaitons qu'en 2024, le Théâtre Antique retrouve plus d'audace.



CRITIQUE, opéra. ORANGE, Chorégies, le 8 juillet 2023. Georges BIZET (1838-1875) : Carmen, opéra-comique en quatre actes. Mise en scène : Jean-Louis Grinda ; Décors : Rudy Sabounghi ; Costumes : François Raybaud et Rudy Sabounghi ; Lumières : François Castaingt ; Chorégraphies : Eugène Andrin ; Vidéos : Gabriel Grinda ; Distribution : Carmen, Marie-Nicole Lemieux ; Don José, Jean-François Borrás ; Escamillo, Ildebrando D'Archangelo ; Micaela, Alexandra Marcellier ; Zuniga, Luc Bertin-Hugault ; Morales, Pierre Doyen ; Lilas Patia, Frank T'Hezan ; Frasquita, Charlotte Despaux ; Mercedes, Eleonore Pancrazi ; Le Dancaïre, Lionel Lhote ; Le Remendado, Jean Miannay ; La Flamenca Irene Olvera ; Chœurs de L'Opéra de Monte-Carlo (chef de chœur, Stefano Visconti) ; Chœur de l'Opéra Grand Avignon (chef de chœur, Aurora Marchand) ; Maitrise de l'Opéra Grand Avignon (direction, Goyon Pogemberg) ; Orchestre national de Lyon ; Direction : Clelia Cafiero. Photo : Philippe Gromelle / Chorégies d'Orange 2023

CRITIQUE, Opéra, TOULOUSE, Théâtre du Capitole, le 30 juin 2023. BOITO, Mefistofele. Courjal, Borrás, Isotton, Chœurs et Orch. Nat. Capitole. Grinda /Angelico

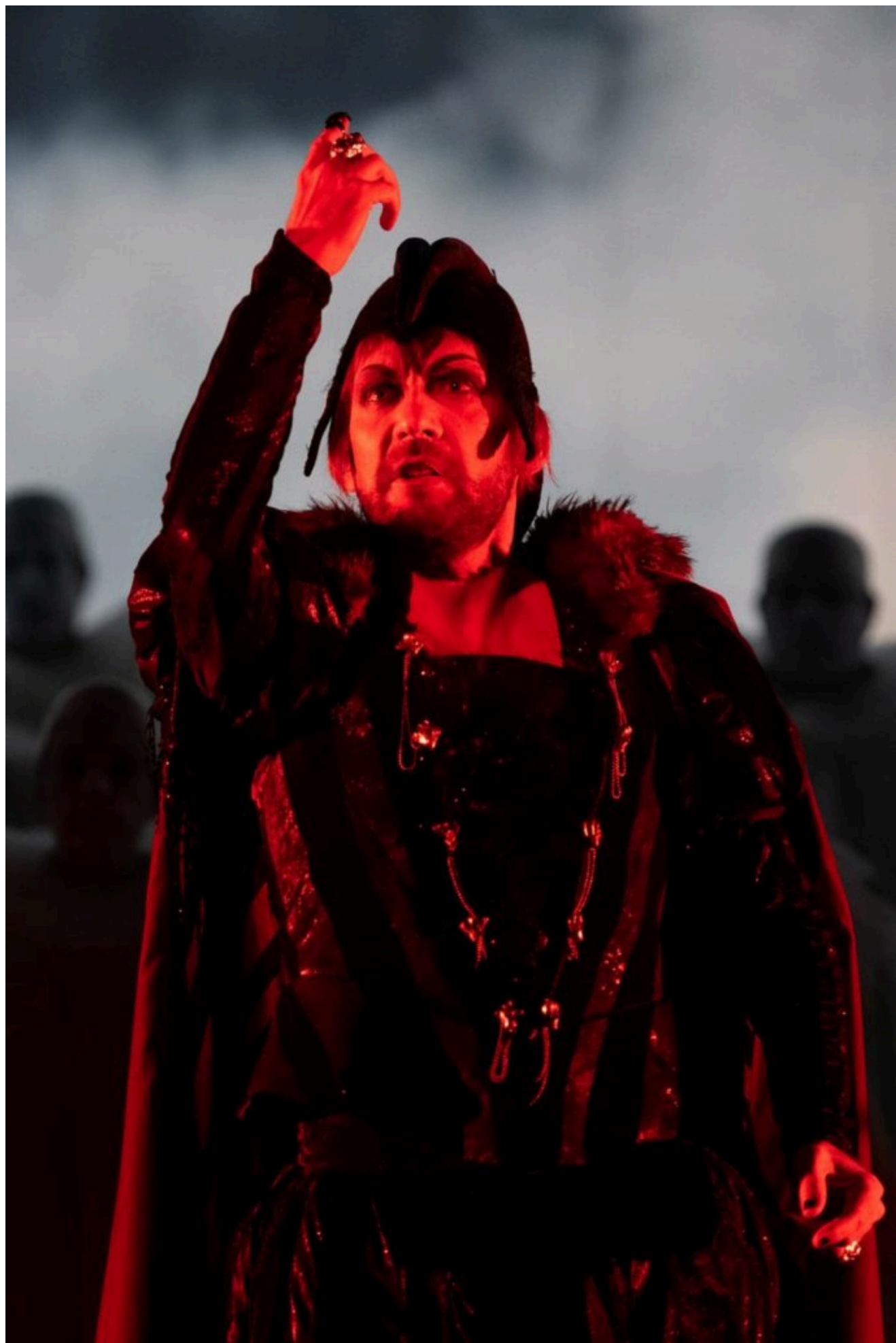
C'est une nouvelle production qui met toute la maison Capitole en ébullition et qui convainc un public nombreux. Ce Mefistofele de Boïto est un véritable chef d'œuvre à condition de lui en donner les moyens.

Décors, costumes, vidéos, chœurs, maîtrise, orchestre... tout est au diapason d'une distribution superlative et d'un chef capable de révéler ce joyau orchestral et choral. Nous avons eu la chance de déguster une production semblable au **Théâtre Antique d'Orange en 2018. Jean Louis Grinda** garde sa vision large et musicale de la mise en scène. Il l'adapte aux dimensions plus modeste du Capitole en privilégiant des vidéos de toute beauté qui dilatent l'espace. Il s'adapte également à sa nouvelle distribution. Tout fonctionne à merveille, le kaléidoscope séduit et les moments variés, du tragique, du comique, du grandiose ou des lieux d'intimité, tout se déploie pour le plus grand plaisir du public.

Sensationnelle fin de saison au Capitole Mefistofele de Boïto Un joyau orchestral et choral

Le travail d'équipe est très approfondi. Citons-les tous : **Laurent Castaingt** pour les décors et les lumières, les costumes sont de **Buki Shiff** et les vidéos (admirables) d'**Arnaud Pottier**. Dans la fosse, dès les premiers accords, la mise en espace et la tension spatiale se construisent et la beauté sonore nous envoûte totalement. Sous la direction ample de **Francesco Angelico**, l'Orchestre du Capitole restera cet étalon de beauté sonore qu'il partage avec les voix des chanteurs et des chœurs. L'hédonisme contagieux est généralisé, il ne nuit jamais à la dramaturgie. L'orchestre est déterminant pour permettre aux divers tableaux de s'enrichir mutuellement, d'avantage que de s'opposer en leurs variétés trop éloignées. **Nathalie Stutzmann** à Orange dans sa direction avait eu cette qualité indispensable, **Francesco Angelico** sans avoir toute la souplesse féline de sa devancière tient très fermement les rênes et obtient des nuances très creusées, des couleurs chatoyantes et des phrasés proches de l'idéal belcantiste. Les chanteurs sont soutenus et peuvent distiller des émotions très puissantes dans leur chant. **Jean-Louis Grinda** construit des tableaux de toute beauté. Ainsi le premier tableau des nuées mobiles révèle les chœurs massifs des anges. La magie du vent à Orange n'a pas fonctionné pour animer les voiles des costumes sur une scène fermée. Les anges et même les chérubins sont hiératiques et immobiles, devenant impassibles et pesants. On devine que les voilages angéliques blancs sont

lourds. Cela donne une impression de messe d'ennui. Quand Méphisto se révèle, enfin un peu de vie arrive malgré la lourdeur et l'emphase de ses manières. Le contraste avec la scène de foule qui suit est total. Les costumes les plus colorés possibles, dans des styles des plus variés avec des mouvements virevoltants, permettent au chœur d'exulter. Après ce premier choc visuel les autres contrastes seront plus subtilement réalisés.



Nicolas Courjal a la voix de basse idéale pour le rôle. En ce sens il réussit sa prise de rôle. C'est scéniquement qu'il ne sait pas encore donner au personnage sa sauvage épaisseur, sa noirceur, sa violence si séduisante. Je sais pour l'avoir vu en Hundig à Marseille de quelle violence noire, il est capable. Il hésite par moments entre humour et terreur et cela ne fonctionne pas très bien.



Le Faust de François Borrás est vocalement idéal de lumière, d'ardeur, d'engagement. Sa voix est d'une beauté renversante. Margherita le rejoint sur le plan de la beauté vocale avec un long soprano pulpeux, capable de nuances subtiles, de couleurs mordorées, de phrasés admirablement émouvants.

Chiara Isotton est l'incarnation de la souffrance morale et son chant nous atteint droit au cœur. Dans la fin de leur duo « lontan, lontan », la fusion des timbres, dans une nuance piano, d'une infinie délicatesse, tient du miracle. Bien évidemment, Béatrice Uria-Monzon, en Hélène de Troie, incarne à la perfection la beauté sculpturale et digne d'une déesse. Les pièges de la beauté classique avec sa robe de lamé d'or dessinée pour elle et qu'elle porte à ravir s'évanouissent. Marie-Ange Todorovich a des interventions limitées mais son personnage de Marta est profondément théâtral et sa Pantalís est vocalement inoubliable tant elle est opulente. Andrés Sulbarán dans ses deux petits rôles s'impose vocalement et scéniquement. Il n'est pas possible de réussir une représentation de Mefistofele sans un chœur somptueux. Le travail de Gabriel Bourgoïn chef du chœur du Capitole comme de la Maîtrise est récompensé par un engagement fulgurant de toute sa troupe et des supplémentaires venus en nombre. Les parties chorales sont toutes grandioses. Mefistofele fait une entrée puissante au répertoire du Capitole. Merci à Christophe Ghristi pour cette production et toute sa saison d'ailleurs.

LIRE aussi notre présentation de la nouvelle saison lyrique du Capitole 2023 – 2024 (« l'invitation au voyage »), avec les succès rencontrés en cours de saison précédente ; ce Mephisto en fait partie :

<https://www.classiquenews.com/toulouse-opera-national-du-capitole-linvitation-au-voyage-nouvelle-saison-2023-2024-presentation-et-selection/>



PLUS de PHOTOS © Mirco Maglioca, ici :

<https://www.facebook.com/photo?fbid=612257990998169&set=pcb.612258424331459>

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre National du Capitole, le 30 juin 2023. Arrigo BOÏTO (1842-1918) : Mefistofele version 1875. Mise en scène : Jean-Louis Grinda ; Collaboration artistique : Vanessa d'Ayral de Sérignac ; Décors et lumières : Laurent Castaingt ; Costumes : Buki Shiff ; Vidéos : Arnaud Pottier ; Distribution : Nicolas Courjal, Mefistofele ; Jean-François Borrás, Faust ; Chiara Isotton, Margherita ; Béatrice Uria-Monzon , Hélène ; Marie-Ange Todorovitch, Marta, Pantalís ; Andrés Sulbarán, Wagner, Nereo ; Chœurs du Capitole et Maitrise du Capitole (direction : Gabriel Bourgoïn) ; Orchestre National du Capitole ; Francesco Angelico, direction.



Théâtre National du Capitole de Toulouse : portrait d'Arrigo Boïto en vidéo : 2mn29.

MEFISTOFELE : entretien avec Nicolas Courjal (4mn10)
